

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 323. Londres, Vendredi 13 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

323. Londres, Vendredi 13 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :

[322. Paris, Mardi 10 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Ce document est écrite après :

[322. Londres Mardi 10 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Ce document est écrite avant :

[324. Londres, Dimanche 15 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[324. Paris, Dimanche 15 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-03-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitPas plus de lettres aujourd'hui qu'hier, qu'avant-hier. Je m'y perds. Si c'est votre faute, c'est bien mal.

PublicationInédit

Information générales

Langue

- Anglais
- Français

Cote831-832, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

323 Londres Vendredi 13 mars 1840

Une heure

Pas plus de lettre aujourd'hui qu'hier, qu'avant-hier. Je m'y perds si c'est votre faute, c'est bien mal. Mais ce ne peut être votre faute. Je suppose que vous aurez posté une lettre Lundi aux Affaires Etrang^{es} trop tard ; elle ne sera pas partie ; et une hier, pour le courrier qui m'arrivera demain matin. J'aurais donc deux lettres demain. Je suppose cela parce qu'il faut bien supposer quelque chose. Quel amer déplaisir ! Car je ne veux pas aborder l'idée de l'inquiétude. Ma mère me dit aujourd'hui qu'elle vous enverra mes enfants. Il me semble que si vous étiez malade, elle le saurait. Il me semble à tort ; le contraire se pourrait fort bien.

De quoi voulez-vous que je vous parle ? J'ai été hier voir le Royal Coronation picture, un détestable tableau où beaucoup de portraits sont ressemblants, surtout la Duchesse de Sutherland et Fanny Cowper. Puis j'ai fait neuf visites. Puis je suis rentré chez moi. J'y ai dîné et je ne suis sorti qu'à dix heures et demie pour aller passer une heure chez Lady Holland. J'y ai trouvé le révérent M. Sidney Smith, the most witty man, dit-on, in the three kingdoms. Je n'étais en train ni de l'esprit des autres, ni du mien propre. Lady Holland se désole de ne m'avoir pas encore donné à dîner. Elle trouve sa maison de South street trop petite. Son cuisinier vient de mourir. Son maître d'hôtel vient de partir pour aller passer quinze jours dans sa famille, sur le continent. Tout est en désarroi chez elle.

On remarque depuis quelques jours un changement sensible dans les manières de la Reine avec les Torys. Elle les traite mieux. Plusieurs ont été invités aux derniers bals. Elle a été très aimable pour le Duc de Wellington Lundi dernier, à dîner. Il me semble que cela veut dire simplement que les Whigs sont sans inquiétude.

Une heure après minuit.

Je reviens de chez Lady Palmerston. Quelle odieuse journée ! Personne n'a jamais su ce que je puis souffrir. Je n'ai pas naturellement l'imagination noire ni agitée ; mais quand le trouble entre en moi, il m'ébranle jusqu'au fond de l'âme. Je ne voudrais pour rien au monde, laisser voir à qui que ce soit au monde ce qui s'est

passé en moi, depuis 48 heures, ce que j'ai pensé, senti, imaginé, dit et contredit, accepté et repoussé intérieurement. Et tout cela tomberait, tout cela s'évanouirait devant quelques lignes de vous ! Il se mêle un peu de colère à mon chagrin. Vous ne vous en doutez pas ; vous êtes bien tranquille. Quelque arrangement insignifiant, la lenteur d'un domestique, une visite prolongée, je ne sais quelle pauvreté a causé tout cela. J'espère qu'il n'y a pas d'autre cause, que vous n'êtes pas malade. Je vais me coucher. Adieu.

Londres, samedi 14 [mars 1840], 10 heures

Dieu soit loué ! Ce n'est rien. Il n'y a que mon mal à moi, mon mal passé. Voilà 321 et 322. L'une par le portefeuille, l'autre par la poste. J'avais deviné juste. Le 321 avait été remis trop tard aux Affaires étrangères. Je joins ici le bout de l'enveloppe sur lequel on l'a écrit, si on a écrit vrai. Vous avez très bien fait de remettre le 322 à Génie. Je suis occupée à trouver ici une bonne adresse sous laquelle vous puissiez, au moins une fois par semaine, m'écrire sûrement par la poste. Vous m'écririez une fois par le portefeuille, une fois sous cette adresse et le samedi directement. Mais en attendant, servez vous souvent de Génie, et quand vous vous serez du Portefeuille, arrivez à tems rue des Capucines. Quel brouillard vient de se dissiper autour de moi ! Pour la première fois, j'ai vu du soleil à Londres.

Du reste soyez tranquille. Il n'y a rien, dans le 321, qui valut le retard à la rue des Capucines, si le retard est de leur fait.

Je reprends mes récits. Il me semble que je n'ai rien oublié, ni matin, ni soir. J'ai passé hier toute la journée chez moi. J'ai été à onze heures chez Lady Palmerston. Très joli bal plein et point étouffé. La Duchesse de Cambridge y était. Sa fille ne quitte pas la place. Elle serait jolie si elle n'était pas énorme. J'ai causé avec Lord Landsdowne, Lord Aberdeen, Lord Stuart, Lord Wilton, le Duc et la Duchesse de Somerset, &. On dit qu'il faut bien se défendre de la dernière, qu'elle s'attache à sa proie. Son mari a l'air d'un bon homme, un savant Seigneur. Il m'a fait toutes les caresses qu'un Anglais peut faire. Nous commençons à causer presque avec confiance Lord Aberdeen et moi. De la confiance et nulle confiance, n'est-ce pas cela? Vous avez raison. Il y a un métier qu'il faut apprendre. Je m'y applique. Je sais me taire tout à fait, sans peine même. J'espère que j'apprendrai à me taire en parlant.

Nous sommes fort en coquetterie réciproque, Lady Palmerston et moi. Coquetterie encore sans liberté, ni vérité. Elle m'a dit que je la trouverais tous les matins, d'une heure à trois. J'irai. Je ne me suis empressé vers personne.

J'ai ce soir lord Northampton, lady Cottenham et Mistriss Stanley. Celle-ci est vraiment agréable. Personne ici excepté Lord Eliot ne parle français aussi bien qu'elle, et l'esprit français comme la langue.

Lundi soir chez Lady Lyndhust. Mardi matin, le musée britannique ; dîner chez lady Aylesbury, Mercredi, déjeuner chez Lord Manon ; dîner chez Mad. Grote ; le soir chez Lady Jersey. La fin de ma semaine est plu libre. La première moitié de l'autre est déjà prise. Je trouve que c'est trop et je commence à refuser. M. De Bourqueney me sert beaucoup dans toutes ces questions là. Il connaît bien le monde anglais, et il y est bien posé. Je crois qu'il a bien envie de retourner à Paris le plus tôt possible. Je le traite très bien et je le crois très content de moi. Mais il

était l'ambassade.

Hier, dans la soirée, j'ai passé trois fois devant. M. de Brünnow sans le voir. Quant au fond des affaires, tout trainera. Décidément on attendra le Plénipotentiaire de Constantinople. En attendant, le Pacha se fortifie chez lui. Il évacue de lui-même les villes saintes et en rappelle ses troupes. La guerre avec la Chine coûtera cher. Les bulletins de Pékin ne ressembleront pas à ceux de Londres. L'Empereur (de Pékin) a félicité ses braves marins de l'éclatante victoire remportée sur les barbares Etrangers. Il a pourtant dégradé son Amiral de deux boutons. Prenez-vous quelque intérêt à la Chine? Lord Lyndhurst en est très occupé. Il dit qu'il y a une question Constitutionnelle dans la manière dont cette guerre a été déclarée, et que le Cabinet sera fort attaqué sur ce point.

M. de Bülow ne pense guère à moi, ni à personne. Il est uniquement occupé de sa santé, encore plus préoccupé qu'occupé. Le vent, le brouillard, le soleil, le froid, le chaud, le monde, la solitude, tout lui fait mal, tout l'agite. Il est évidemment dans un triste état nerveux, qui pourrait devenir beaucoup plus triste. On en est très frappé.

Je reçois ce matin du Maréchal Soult une lettre très tendre. Je lui ai écrit très poliment à propos de sa retraite. Il espère que je lui écrirai quelques fois. On m'écrit très diversement sur la situation du Ministère, les uns à peu près comme vous, les autres sûrs de sa chute prochaine. Je crois que les premiers ont raison. Certainement, il n'y a et il n'y aura rien de triomphal. On emploiera à vivre tout ce qu'on a d'esprit. Il me semble qu'on doit y réussir. On me comble de compliments et de tendresses.

Vous avez raison aux trois quarts sur la dernière page de la longue lettre ; pas tout à fait. Il fallait prendre soi-même le pouvoir, ou du moins la présidence d'un grand Cabinet dans lequel nous aurions tous été. C'était la bonne conduite, et la victoire complète de notre parti qui adhéraient tout entier à cette combinaison, et marchait en tête de tous les ralliés de toute origine. On a manqué à cette fortune, qui était obvious et pouvait être grande. Il n'est plus resté à tenir que des conduites incertaines et d'un succès douteux. J'ai une longue lettre de M. Duchâtel, fort amicale, plus calme et d'un bon jugement.

Ma Mère m'écrit qu'elle a reçu de vous une nouvelle, longue et bonne visite. Elle ne me dit rien de plus. Sous sa gravité et son autorité, ma mère est très timide, surtout avec moi. Et toujours un peu jalouse. Je ne m'étonne pas de son silence, et il ne signifie pas du tout que vous ne lui ayez pas plu. Je parierais du contraire ; mais elle ne me le dira pas d'elle-même. Je suis tout à fait de votre avis sur les commérages de gazettes. Qu'ils viennent de Hanovre, ou de Pétersbourg, ou d'ailleurs, n'y répondez pas plus dans vos correspondances que dans les gazettes mêmes. Il ne faut pas se laisser tracasser. Et il ne faut faire et dire que ce qu'on veut. Adieu. Un tout autre adieu que celui d'avant-hier quoique le fond soit toujours le même. Je voudrais bien que Vérité ait le pouvoir de vous débarrasser de votre malaise. Je ne l'espère guères ; mais vous faites bien de le voir. Il vous calme un peu, et s'il y avait quelque mal réel, il le verrait. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 323. Londres, Vendredi 13 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-03-13.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 07/08/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/190>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur323

Date précise de la lettreVendredi 13 mars 1840

HeureUne heure

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Références

Personnes citées

- Bonicel, Élisabeth-Sophie (1765-1848)
- Cowper, Fanny
- Palmerston, lady

États citésChine

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Holland le départ de sa maison par un bon d'ami
Lion. Elle trouve un malade et d'ailleurs temps perdu.
Son intention était de mourir. Le malade d'habit
dans sa maison sans aller passer quinze jours dans
la famille de la sœur. Tout est en l'air et elle
elle.

On remarque depuis quelques jours un changement
sensible dans la manière de la sœur envers le
dépense. Elle lui laisse entendre. Plusieurs ont été invités
aux derniers bals. Elle a été très, très aimable pour
le duc de Wellington lundi dernier, à dîner. Il
me semble qu'elle veut être simplement que la
sœur de son cœur inquiète.

Une heure après midi.

Je reviens de chez lady Paterson. Quelle soirée
joyeuse! L'absence au jamais de ce que je puis
souffrir de moi par naturellement l'imagination
n'est ni agité, mais quand la tombe entre en
moi et mébrante jusqu'au fond de l'âme. Je ne
voudrais pour rien au monde, lâcher une à qui
que ce soit au monde ce qui s'est passé en moi.
Depuis 18 heures de ce que j'ai pu sentir, imaginer
dit et contredit, accepté et repoussé, inter-dormance
de tout cela tomberait tout cela d'avançait
devant quelques lignes de vous! Il se mêle un peu
de colère à mon chagrin. Mais ce n'est pas tout
par vous être bien tranquille. Quelque arrangement
insignifiant, la lecture d'un roman, une

bonne lecture
tout cela
qui sont
autres.

Il n'est pas
à moi, un
par le post
jette, et de
étranger. De
lequel on lui
très bien fait
occupe à la
vous pousse
mieux l'âme
aussi une fo
elle adroit
en attendant
quand vous
à tous les
d'une de la
première jo

Le soir
le 21, qui
si le retard
Le repro
d'un subli
toute la jo

chez lady Palmerston. Elle jolâ tout à plein et
 jolâ et soufflé. Sa duchesse les Cambridge y étoit.
 Sa fille ne quitta pas la place. Elle étoit jolâti
 elle étoit une innocente. Elle étoit avec lord Alford
 lord Alford, lord Alford, lord Alford, lord Alford
 la duchesse de Somerset. On dit qu'il faut
 se défendre de la duchesse, quelle s'attache à un
 jolâti. Elle étoit à l'air d'un bon homme. un
 l'avant grand seigneur. Il en fait toute la carrière
 qu'un Anglais peut faire. Nous l'annonçons à
 cause presque aux confiances, lord Alford et
 moi. De la confiance et mille confiances, n'est-ce
 pas cela ? Vous voyez raison et y a un motif
 qu'il faut apprendre. Le mot appliqué. De l'air
 de faire tout à fait, sans peine même. L'air
 que j'apprendrai à me faire en parlant.

Bonne femme pour me reconnaître réciproque
 Lady Palmerston et moi. L'agueté me
 dans l'école, ni vérité. Elle m'a dit que je la
 trouvais tous les matins, d'une heure à 9. Elle
 de me me suis empressé vers personne.

J'ai le voir lord Northampton, lady Luttrell
 et mistress Stanley. Elle-ci est vraiment
 agréable. Personne ici, excepté lord Alford, ne
 parle français aussi bien qu'elle, et l'aspect français
 comme la langue.

Lundi soir chez lady Lyndhurst. Mardi matin
 le duc de Devonshire; d'après chez lady Aylesbury.

qu'on ne
 bien tout,
 l'agueté
 affaire de
 si une bi
 motif. L'air
 de la pauc
 Quel am
 l'air de l'air
 quelle ven
 sans être
 à tout le
 de qu
 il y voit
 délectable
 ressemblan
 l'air de l'air
 sans être
 l'agueté qui
 une bi
 délectable
 dit-on, en l
 de l'agueté

6

8

d'arriver, d'abord chez Lord Malmesbury; ensuite chez mil^l
 lord, le soir chez lady Jersey. La fin de ma
 semaine est plus libre, la première moitié de
 l'autre semaine est déjà prise. Je trouve que
 tout va, et je commence à respirer. Le lord Brougham
 me dit beaucoup dans toutes les questions là. Il
 connaît bien le monde anglais et il y est bien
 posé. Je crois qu'il a bien envie de retourner à
 Paris le plutôt possible. Je le tente très bien
 et je le crois très content de moi. Mais il est
 embarrassé.

Hier, dans la soirée, j'ai passé deux heures
 de la semaine dans le soir. Durant un grand de
 affaire, tout va bien. Surtout, on attendra la
 plénipotentiaire de Constantinople. On attendait
 le l'acte de justification chez lui. Il évacue de lui avec
 la ville sainte et se rappelle ses temps. La
 guerre avec la Chine continue chez. Les bulletins
 de Pékin ne ressemblent pas à ceux de Londres.
 L'empereur (de Pékin) a félicité les braves
 marins de l'expédition chinoise qui avaient
 transporté sur les Barchons, les anglais. Il a porté
 de grande son amiral de deux boutons. Avez-vous
 quelque intérêt à la Chine? Lord Brougham en
 est bien occupé. Il dit qu'il y a une question
 constitutionnelle dans la manière dont cette
 guerre a été déclarée, et que le cabinet sera
 fort attaqué sur ce point.

De ce d'ailleurs ne peut qu'être à moi, ni à personne.
Il est uniquement occupé de la cause la plus
précieuse qu'occupe, de vous, le beauillard, le
solide, le pais, le chaud, le moulu, la latitude,
tout lui fait mal, tout l'agite. Il se trouve
dans un triste état de voir, qui pourrait être
beaucoup plus triste. On en est bien frappé.

Le soir, le matin du mardi, j'ai écrit une
lettre au duc de la Roche, de lui avoir écrit les paroles
à propos de la retraite. Il espère que je lui
écritai quelquefois.

On m'a écrit bien d'incertitudes sur la situation
du Ministère, les uns à peine connus, les
autres plus de la chute prochaine. Je suis que
les premiers ont raison. Certainement, il n'y a
et il n'y aura rien de triomphal. On emploiera
à vivre tout ce qu'on a d'argent. Il me semble
qu'on doit y réussir. On me compte de compter
de se tendresse.

Vous avez raison sur tout ce que vous la
deuxième page de la longue lettre, par tout à fait.
Il fallait prendre soi-même le pouvoir, et
du moins la présidence d'un grand cabinet dans
lequel nous aurions tout été. C'était la bonne
conduite et la victoire complète de notre
partie qui adhérait tout entier à cette combinaison.
On marchait en tête de tous les ralliés de toute
origine. On a manqué à cette fortune, qui

était à la fois
vite à la fois
l'autre.

J'ai une
plus calme

On m'a
devenue la

rien de plus
mieux en tout

un peu jaloux
et il ne s'en

agit pas plus
elle ne me

de lui
l'immense

et de l'été
plus bon et

même et
il ne faut pas

de lui
bien quinze

voudrait bien
débarrasser

mais vous ne
peu et de

Adrien. Adrien

ni à personne, encore plus
villard, la
de solitude,
de doucement
avant de venir
cepe.
bault une
très patiment
ce je lui
la situation
ce vous, les
ce vous que
il ny a
employera
me semble
de compling
ce sur la
ce tout à fait,
ceois, ou
abimee dans
et la bonne
notre
de combinaison
de toute
vous, qui

était abominable et pensait être grande. Il n'est plus
vint à lui que des condamnés, maitre, et d'un duc,
Doutour.

J'ai une longue lettre de M. Du Rétat, fort amicale,
plus calme, et d'un bon jugement.

Mme m'écrit quelle a reçu de vous une
nouvelle, longue et bonne lettre. Elle ne me dit
rien de plus. Dans la gravité et son autorité, ma
mère est très timide, surtout avec moi. Et toujours
un peu jalouse. Je ne méfiance pas de son silence,
ce il ne signifie pas du tout que vous ne lui
ayez pas écrit. Je parierois du contraire; mais
elle ne me le dira pas d'elle-même.

Je lui tout à fait de votre avis sur les
l'annuaire, de gazettes. L'ind viennent de Hanovre,
ou de Petersbourg, ou d'ailleurs, n'y répondez pas
plus dans vos correspondances, que dans les gazettes
onèmes. Il ne faut pas se laisser tromper. Et
il ne faut faire et dire que ce qu'on veut.

Adieu, un tout autre adieu que celui d'avant
hier, quoique le jour soit toujours le même. Je
voudrois bien que Verity eut le pouvoir de vous
débarrasser de votre malaise. Je ne l'espère guère;
mais vous faites bien de le voir. Et vous êtes un
peu, et s'il y avait quelque mal réel, il le verrait.

Adieu. Adieu.

—
—
—